

LE

FEUILLETON.

VOL. I.

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE, 1866.

No. 24.

UN PAIR D'ANGLETERRE.

XXXIV

(Suite.)

A mesure que le mal faisait des progrès, le père suivait ces progrès avec une inexprimable anxiété. Il se penchait sur la couche du malade, il notait les changements qu'il s'opéraient sur ses traits, la pâleur croissante de son teint, les palpitations de son cœur, sa toux sèche ; il tâta ses mains brûlantes s'effrayait des battements de son pouls, qui devenaient plus rapides ; il essuyait la sueur froide qui perlait à son front ; il lui parlait avec une tendresse impossible à imaginer, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme pour ne pas effrayer l'enfant, mais dont certains éclats indiquaient une effrayante douleur.

Quand le médecin venait voir le jeune malade, lord Dauvers interrogeait avec une ardente anxiété l'expression de leur physionomie ; quand ils avaient quitté la chambre, il les suivait pour entendre son arrêt. Par pitié et par ménagement pour la santé du père, qui semblait liée à la vie du fils, ils dissimulaient autant que possible la vérité, et ils cherchaient à adoucir le coup qui devait l'abattre. Au bout de toutes ces crises et de toutes ces angoisses, l'enfant mourut.

Quand les serviteurs du roi David dirent à leur maître : " L'enfant est mort " David se tint debout, se lava et se montra préparé à tout ce qui était exigé de lui. Il se fit une révolution peu près semblable dans lord Dauvers. Sans doute il ressemblait à un homme aux pieds duquel le tonnerre était tombé. Mais l'intelligence lui était restée ; il y avait encore pour lui quelque chose à faire dans ce monde, et il le fit. Il donna ses ordres pour les funérailles ; il examina même

le corps et voulut voir comment il était placé dans son cercueil. Il annonça qu'immédiatement après les obsèques il partirait pour le continent, et il donna l'ordre de faire tous les préparatifs nécessaires. Le lendemain des funérailles, il alla visiter le tombeau de son fils, puis il partit.

Jamais une révolution aussi complète ne s'était opérée dans un homme que celle qui veid d'avoir lieu dans la personne de lord Dauvers. Il avait commis un crime ; il le voyait maintenant dans toute son énormité. Jamais plus frauduleux mensonge n'avait obtenu un plus entier succès dans le monde. La nuit dans son sommeil, il avait vu pendant des années son frère et la femme de son frère à plusieurs reprises, qui venaient lui reprocher sa trahison ; il avait supporté tout cela ! Il n'avait point reculé d'une ligne. Il se disait à lui-même, comme il me l'avait dit : " J'ai commis l'acte il faut au moins que j'en aie le prix " il regardait son fils si beau, si intelligent, si pur ! Il disait : " Mon enfant, pour toi j'ai fait tout cela ! Moi, je suis frappé par la foudre du ciel, je me relèverai jamais. Mais toi, je te placerai sur le pinacle ; toi, le monde t'admira pour toi les honneurs et la gloire ! Cette homme qui m'accable, n'approche pas de toi ! "

Lord Dauvers sentait maintenant que tout était fini pour lui, et que ce dernier coup l'avait étendu à terre. Il se reconnaissait vaincu. Il était comme ces condamnés qui ne disputent plus leur vie au juge.

Cet accablement l'amena à d'autres réflexions.

" Que suis-je donc ? se dit-il. J'ai commis l'acte le plus criminel ; et, comme châtement, mon âme a été livrée à une influence infernale. Ah ! oui, j'ai mérité les horreurs accumulés sur ma tête ! Vraiment, la pourpre, le manteau de pair "